



MONLÉON, Jacques de, *Marx et Aristote : perspectives sur l'homme*

Louis Brunet

Volume 43, numéro 1, février 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, L. (1987). Compte rendu de [MONLÉON, Jacques de, *Marx et Aristote : perspectives sur l'homme*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(1), 113–114. <https://doi.org/10.7202/400285ar>

vers l'ontologie chez Heidegger et Merleau-Ponty, enfin de son dépassement de la problématique de ces auteurs vers une compréhension du « Pli de l'être » qui pose une disjonction dans le savoir, une béance entre le voir et le parler, alors que l'Ouvert heideggerien donne à voir et à parler *en même temps*, car là « les significations hantent le visible et le visible murmure le sens » (p. 119). Si Foucault « rencontre » bien Heidegger (p. 137), c'est *par* Nietzsche et non l'inverse : Nietzsche qui s'impose donc, selon Deleuze, comme l'inspirateur décisif — ce que Foucault semble confirmer lui-même dans son ultime entrevue (p. 121), publiée quelques jours après sa mort en juin 1984.

Philip KNEE

Jacques DE MONLÉON, *Marx et Aristote, perspectives sur l'homme*, coll. réfléchir, FAC éditions, Paris, 1984, 167 p.

Sous le titre *Marx et Aristote*, l'éditeur a rassemblé une série de conférences données en 1977 par Jacques de Monléon (mort en 1981, anciennement professeur à l'Institut catholique de Paris et à la Faculté de philosophie de l'Université Laval, puis à l'Université Libre des Sciences de l'Homme, à Paris). Cette publication s'inscrit à merveille dans la visée générale de la collection *Réfléchir* : promouvoir aujourd'hui l'effort indispensable de la pensée. Effectivement, Jacques de Monléon sait faire parler les textes, leur poser des questions fondamentales, réactivant de façon pénétrante ce que l'on croyait connu. S'exprimant avec clarté et simplicité, avec la « naïveté » de celui qui cherche la vérité, il convie ses auditeurs à réfléchir avec lui d'abord sur la façon dont Marx considère l'homme et la société humaine, ensuite sur la contrepartie extraordinaire aux théories de Marx qu'on trouve chez Aristote. Cette réflexion donne lieu à une lecture renouvelée de quelques grands passages du *Capital* et de la *Politique*.

En une première partie, J. de Monléon, à travers l'examen de deux thèmes principaux, celui de la science et celui de la puissance, s'arrête aux principes philosophiques qui constituent les bases fondamentales du marxisme.

Le thème de la science est introduit sous un titre à première vue étonnant : *l'idéalisme de Marx*. L'A. n'ignore bien sûr pas que Marx se situe tout à fait à l'opposé de la position de Hegel, pour qui le réel, et en particulier l'histoire humaine, serait un développement, une extériori-

sation de l'Idée. Mais ce que veut faire ressortir J. de Monléon, c'est que par sa prétention à une science du monde social où les choses sont présentées selon un mode de déduction nécessaire, Marx est conduit à un emploi abusif de l'abstraction qui fait de lui un idéaliste. Il attribue en effet à la réalité une détermination qui ne se trouve que dans nos abstractions. Érigée sur cette base, sa philosophie pratique, en négligeant de recomposer nos abstractions avec toute la complexité que la réalité demande, conduit à la destruction de l'humain.

Le thème de la puissance développe un deuxième grand panneau du marxisme : l'humanisme de la praxis. À la praxis des Grecs, qui correspond à *l'agir* (à la vie éthique ou morale) et s'insère, avec *le savoir et le faire*, parmi les trois grandes lignes de la vie humaine, succède la position moderne du primat du faire, qui culmine chez Marx par l'union du savoir et de l'agir dans le faire. J. de Monléon met en évidence comment Marx, portant jusqu'au bout de leur lancée le cours de la civilisation industrielle et le cours de la philosophie idéaliste, veut unifier l'homme dans la possession de sa puissance productive. Il montre que la praxis ainsi conçue n'écarte pas la pensée, mais que celle-ci n'a plus le rôle premier : elle n'est plus qu'un résultat utile pour la pleine réalisation de l'*homo faber*. L'A. présente dans toute sa puissance d'enfermement de l'homme sur lui-même l'opposition de Marx à toute attitude contemplative : Marx veut soustraire l'homme à toute dépendance à l'égard des objets extérieurs qui pourrait déterminer notre vie intérieure et l'ouvrir éventuellement sur l'infini.

Parce qu'elle n'envisage plus le monde que comme objet de transformation, comme matière sur laquelle s'exerce le travail humain, la philosophie de Marx pourrait apparaître comme une grande apologie du travail. Mais sensible à la mutilation profonde que Marx fait subir à la notion de travail, de Monléon montre qu'il n'en est rien. C'est qu'en considérant le travail uniquement en tant qu'il émane du sujet, comme dépense d'énergie humaine par le travailleur, Marx détache radicalement cette activité humaine de l'intention, des finalités qui l'ont fait naître.

En une deuxième partie, comme extraordinaire contrepartie aux idées de Marx, Jacques de Monléon nous propose une « lecture lente » des deux premiers chapitres de *La Politique* d'Aristote. Sans viser à une étude exhaustive, il en fait voir les idées de base et suggère de nombreux rapprochements. L'A. met en lumière ce qu'est la *polis*

(la cité) pour Aristote : une *koinonia*, avec ses aspects de communauté et de société, une unité vivante dont le tissu est fait de rapports humains. Il explique comment la *koinonia* n'implique pas simplement l'idée d'être ensemble, mais aussi une communication dans les biens, par exemple dans le bien commun, communication qui s'étend non seulement aux biens extérieurs, mais aussi aux actes intérieurs, aux pensées, aux sentiments.

Si toute communauté est constituée en vue d'un certain bien, c'est, commente de Monléon, une finalité qui se saisit d'abord dans l'intention des hommes que recherche Aristote. Il est clair que la société dépend de ce que font les hommes, qui agissent à partir d'une intention et par volonté délibérée.

Commentant Aristote qui affirme que la communauté la plus haute de toutes et qui englobe toutes les autres vise aussi, plus que les autres, un bien qui est le plus haut de tous, de Monléon souligne que la société politique ne supprime pas pour autant et ne se substitue pas aux autres communautés qui la composent. Il montre comment Aristote définit toutes les parties qui composent la cité comme des sociétés partielles marquées de potentialités et qui, à elles seules, ne vont pas jusqu'à l'achèvement de l'homme, sa plénitude et son perfectionnement. À travers son analyse, de Monléon met bien en évidence la méthode d'Aristote : pour retrouver la spécificité de la société politique, il ne s'agit pas de poser l'ordre politique a priori, mais de voir comment la société politique naît des parties qui la composent, comment elle se forme pour répondre à une finalité vers laquelle s'orientent déjà, sans pouvoir l'atteindre à eux seuls, la famille, le village, etc.

Prolongeant la critique faite par Aristote à l'endroit de Platon concernant la spécification de la société politique, de Monléon multiplie les rapprochements : Rousseau, Bonald, Fustel de Coulanges, Schumpeter, Durkheim, de Jouvenel, qui tous, chacun à leur manière, détruisent la spécificité du politique, soit en ne voyant aucune différence essentielle entre la société domestique et la société politique, soit en faisant de l'économique l'élément premier, soit en niant toute finalité propre au politique, dont la tâche se limiterait à grouper, à tenir ensemble les éléments de la société.

En guise de conclusion, je dirais que lire **Marx et Aristote**, c'est bénéficier d'une excellente introduction à la philosophie politique. C'est se donner

l'occasion de redécouvrir, comme contrepois aux idéologies totalitaires et destructives de l'homme qui l'enferment sur lui-même dans la pure action productive, une philosophie qui oriente la vie humaine et la société politique vers leur véritable épanouissement : la justice et l'amitié. Qui plus est, avec Jacques de Monléon, on a la chance de faire cette redécouverte guidé par une intelligence philosophique d'une qualité remarquable, qui va dans le sens de la profondeur et se porte à l'essentiel. En fermant ce livre, je n'ai eu qu'un seul regret : celui d'être né trop tard pour pouvoir bénéficier de l'enseignement oral de Jacques de Monléon. Espérons que pour consoler tous ceux qui partageraient avec moi ce regret, l'éditeur récidivera en publiant d'autres conférences de monléoniennes !

Louis BRUNET

Édouard PARENT, **Ephrem Longpré Héraut de la Primauté du Christ et de l'Immaculée**. Saint-Jean-sur-Richelieu, Presses de Richelieu Roto-Litho Inc., 1985. XIII + 234 pages.

Cette biographie du Père Ephrem Longpré, o.f.m. (1890-1965) se lit, sous la plume alerte et limpide du Père Édouard Parent, o.f.m., comme une véritable épopée d'exploits religieux et scientifiques. Fondée sur une précise et riche documentation — souvenirs inédits conservés aux Archives des Franciscains à Montréal, *Reportata* ou journal quotidien (1912-1965) du Père Ephrem, *Journal spirituel*, édité par le Père Édouard Parent en 1969, Journal du Couvent, lettres et témoignages —, solidement charpentée et composée de 13 chapitres à peu près d'égale longueur, accompagnée de la bibliographie exhaustive (pp. 309-322) soit 290 titres, de celui qui fut le plus grand médiéviste de son temps, elle est un ouvrage scientifique de première qualité qui honore à la fois son auteur et le Père Ephrem lui-même, ainsi qu'on l'appelait à la manière franciscaine. Quelle vie extraordinaire, merveilleuse, hors la commune mesure que celle de ce géant, de ce grand savant, voire de ce mystique, digne disciple de saint François ! Il fut beaucoup plus qu'un intellectuel prestigieux, qui a laissé une œuvre fort imposante, écrite presque exclusivement en Europe où il passa 47 ans de sa vie ; c'est même à Paris qu'il mourut et fut inhumé dans le caveau des Franciscains, au cimetière de Montrouge, en octobre 1965. Il fut aussi un précurseur qui a vu juste et